

Lè vesitàs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189640>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

foire chargés de marchandises de toutes sortes, liquides, solides, comestibles et autres. Malheureusement ces honorables industriels n'ont pas fait de brillantes affaires cette année. Du 30 décembre au 1^{er} janvier, une de ces bises carabinées, dont — seule au monde — Genève possède le secret, souffla sans désenfermer au grand détriment des modestes étalages et des baraques, dont la plupart durent fermer boutique. Les rares passants, gelés ou transis, regagnèrent de bonne heure leurs chaudes pénates.

Bref, après avoir débuté par les salves d'artillerie réglementaires, notre 31 décembre menaçait de finir en pointe, lorsque une heureuse inspiration, une véritable idée de génie de nos Ediles, sauva la situation : Vous savez que, depuis quelques mois, nous sommes dotés, comme dans le reste de la Suisse, de l'heure dite « de Berne ». Cette centralisation nouvelle, généralement blâmée par le public lettré, nous a fait perdre en pittoresque ce que nous avons pu gagner en uniformité. Aussi quelle fut notre émotion, lorsque, à 12 h. 6^m 29^s — le minuit astronomique du méridien de Genève, soigneusement contrôlé à l'Observatoire, — la grosse « Clémence » fit entendre sa voix grave et sonore au milieu des rafales de l'Aquilon ! Groupée autour de St-Pierre et défilant rhumes ou bronchites, une vaillante phalange de patriotes soulignait par des bravos et des bans redoublés cette imposante manifestation, qui sera comprise en haut lieu, nous l'espérons !

Cette nuit-là encore, notre antique cité était sauvée ; nous sommes entrés dans la nouvelle année à l'heure de Genève !

Et maintenant, cher *Conteur*, que vous souhaiterai-je pour 1887 ? De l'esprit ? c'est superflu ! Paix, bonheur, joie et prospérité ? oui..., plus 10,000 abonnés !

Genève, 10 janvier, 1887.

LUDOVIGUS.

La loi sur l'impôt au point de vue du mariage.

Sous ce titre, quelques abonnés, qui savent prendre les choses du bon côté, nous communiquent les réflexions suivantes :

« Il est une disposition de la nouvelle loi à laquelle nos législateurs n'ont probablement jamais pensé, et qui miroite comme un prisme étincelant aux yeux des économistes attentifs ; nous voulons parler de la protection que cette loi accorde au mariage.

Célibataires endurcis, dont le cœur n'a jamais été touché par le doux spectacle des joies de la famille, vous qui allez répétant partout que la femme est une source de dépenses, un embarras, ouvrez les yeux à l'évidence !

Vous, vieilles filles, qui avez préféré l'indépendance à la chaîne dorée, pleurez sur vos erreurs et repentez-vous, s'il n'est pas déjà trop tard !

En effet, la loi accorde *au mari* (sic) un dédommagement de 400 fr., sous forme d'allègement de l'im-

pôt. Il doit cette faveur à son épouse, — sans laquelle il ne serait pas *mari*, — épouse qui lui procure en outre de notables économies en mettant l'ordre au logis, en préparant les repas, en raccommodant les vêtements de son seigneur et maître, sans compter les morceaux qu'elle lui joue, le soir, au piano, pour le délasser de ses travaux de la journée.

Ainsi, toute demoiselle, à la veille de se marier, possède donc, en plus de ses avantages personnels, 10000 fr. placés au 4 % dans les caisses de l'Etat, et dont elle apporte gracieusement l'intérêt intégral à son époux fortuné.

Voyons, messieurs les célibataires, 400 fr. par an, un intérieur agréable, une servante qui ne réclame pas de gages et qui vous est une compagne fidèle et tendre, cela ne vaut-il pas mieux que la solitude, l'ennui, l'isolement, dont votre existence est semée ?...

Si vous savez compter, c'est pour la caisse d'épargne 400 fr., plus les gages de Jeannette, à 25 fr. par mois, les notes de la lingère, les économies des soirées passées à la maison, représentant au total 900 à 1000 fr. annuellement.

O ! maris, qui êtes au bénéfice de la loi cantonale, faites à vos femmes un nid doux et moelleux, afin qu'elles n'ouvrent pas trop tôt leurs ailes, car du jour où vous serez veufs, seuls à élever votre famille avec Jeannette et la lingère, l'Etat vous retranchera les 400 fr. qu'il réserve aux ménages complets.

Et voilà comment la loi d'impôt encourage le mariage et déconseille le célibat.

Après cela, qu'on vienne encore nous parler de vieilles filles et de vieux garçons.

X. Y. Z., *célibataires repentants*.

Verzi-sur-Chapelle, 20 janvier 1887. »

Lè vesitès.

Quand l'est qu'on dusse avai dàr vesitès d'ao défrou, s'ài dàr pareints, s'ài dàr z'amis, on sè preparè po lào fèrè honétetà. S'on a fé la toma lè dzo devant, on sè gardè 'na gotta dè cranma qu'on débat po ein fèrè d'ao dzé, et assebin onna livra dè bùro po qu'on pouèssè l'offri avoué on pou dè resegnà, kà se lo bùro solet est bo et bon, l'est onco bin dè pe bon s'on lo p'ao eimbardouffà dè cauquì mame-larda ài prommès, ài grezallès ào ài cerisès. Et po lo dinà, s'on n'a min dè bio bocon dè salà dein la seille à campòuta, on va queri dè la tsai dè boutseri, bouli, ruti, fédzo dè vé, ào coutélettès, po bin regàlà son mondo. Enfin quiet ! tsacon fà dè son m'ì po que s'ài de qu'on n'est pas dàr bedans, et on n'espargnè rein, kà s'on a on petit bossaton dè tot bon, on l'ài met la boàite, à mein qu'on aussè met ein botolhie.

Se tsacon sè fà on pliesi dè bin aberdzi et regàlà sè vesitès, y'ein a portant que lào font boun'asseimbliant, mà que ne lào corzont pas pi cein que lào z'offront.

On certain individu qu'èt'ài bin à se n'èse et qu'avai mémameint dàr z'akchons dè la Suisse occiden-tàla, avai einvità dàr pareints d'ao défrou dè lè veni

trovâ onna demêindze, et l'avâi décidâ avoué sa fenna dè fêrè onna tâtra po l'ao z'offri âo petit-goutâ, kâ l'est prâo la mouda, quand on a fé âo for et qu'on a fé dâo quegnu, dè lo medzi à mareindon.

Stu gaillâ et sa fenna âmâvont prâo lè bons bocons; mâ lè volliâvont medzi leu mémo et parait que l'ao fasâi quasu maubin quand l'ein faillâi bailli à cauquon d'autro.

Don, quand l'atteindiont eilliao vesitès, fasont âo for lo deçando, et âo momeint iô la granta bouéba allâvè sè mettre à eimpatâ po fêrè eillia tâtra ein quiestion, lo teimps, que bargagnivè du lo matin, sè met âo poue tot dè bon, lo ciet sè couvrè dè gros niolans et la plidze coumeincè.

— Rosette! se criè la fenna à sa felhie qu'avâi dza lè mandzès recoussâitès po fêrè la pâta.

— Et quiet, méré?

— Met on pou mé dè bûro dein ta pâta.

— Et porquiet?

— Paeque vâo fêrè poue teimps déman, que ne volliont pas veni, et que ne medzereint lo quegnu no-mimo!

QUAND FINIT LA JEUNESSE

V

Dès que l'on sut l'arrivée de la belle madame Duperré, parmi les groupes déjà formés en attendant les danses, aussitôt les anciens amis, les admirateurs, les flatteurs vinrent se présenter en foule.

Mais pourquoi eurent-ils, presque tous, l'abord marqué d'un embarras visible, l'air contraint et désappointé? Pourquoi la pauvre Gabrielle trouva-t-elle, ce soir-là, les amis tièdes, les admirateurs peu nombreux, les flatteurs peu éloquents, et les danseurs stupides? Ce n'était pourtant point ainsi qu'elle les avait vus à son dernier bal, à son dernier triomphe. Evidemment il y avait quelque chose en l'air. Elle ou le monde avait changé.

— « Eh quoi! — se disait-elle, — perd-on si vite la mémoire? Pour six mois tout au plus de solitude et de douleurs, il semble qu'on me méconnaisse, que l'on m'ait oubliée!... Mais je le sens bien pourtant, je commence à reprendre ma force, ma vivacité, ma grâce d'autrefois. Je puis encore les étonner, les éblouir, me montrer triomphante et belle. Il ne me faut pour cela qu'un peu d'animation, de gaieté, quelques sourires, et, pour soutenir mes forces, un léger effort de volonté. »

Et Gabrielle causa, dansa, valsa, sourit, mais ne triompha plus. Le charme était brisé, son astre était éteint et à ses côtés, sous ses yeux, elle voyait les admirateurs, les flatteurs se tourner vers d'autres étoiles. Les regards qui s'arrêtaient sur elle exprimaient bien l'étonnement encore, mais ce n'était plus cet étonnement du charme et de l'admiration auquel l'avaient accoutumée ses succès d'autrefois. Les hommes se pinçaient la lèvre et mordaient le coin de leurs moustaches en la considérant, comme s'ils se fussent dit: « Le temps a passé par là. » Les douairières hochaient la tête et levaient les yeux au ciel, comme si derrière leur éventail elles eussent murmuré: « Elle a beaucoup souffert... Pauvre femme! »

Il se trouva même, ô malheur! une jeune comtesse, une franche étourdie, toute fière de ses dix-neuf ans et de sa guirlande de fraîches roses de mai, qui s'en vint ouvrir ses grands yeux bleus sous le nez de Gabrielle, tout en joignant ses belles mains blanches, et s'écriant, d'un ton où dominaient les bémols:

— « Ah! mon Dieu, ma chère, que c'est donc triste d'avoir si tôt des enfants! On a tant de tourments à cause

de ces petits anges, et puis on devient si faible, si pâle, si... changée, tout d'un coup... Enfin, vous avez du moins conservé vos beaux cheveux lustrés, c'est encore un bonheur. »

Pour la pauvre désabusée, c'en était fait, c'en était trop. Ce dernier trait, si imprévu, si irritant, la blessa jusqu'à l'âme. Puis, à mesure qu'avancait la soirée, elle avait vu les physionomies devenir plus compatissantes, les regards plus significatifs, les sourires plus incertains, les danseurs moins empressés et aussi moins sympathiques... Ce supplice, si nouveau pour elle, était trop cruel pour son orgueil. Elle quitta donc, en frémissant, le salon de la duchesse, et ses chevaux l'entraînèrent sur le chemin de son hôtel.

Elle monta précipitamment, s'élança dans sa chambre, congédia sa femme de chambre d'un geste muet et hautain, et courut devant son miroir en s'écriant dans son angoisse:

— « Oh! que je voie, que je sache enfin pourquoi ils ne m'admirent plus, pourquoi ils m'ont oubliée? »

Mais au premier coup d'œil qu'elle jeta sur la glace, elle ne remarqua rien, d'abord. Alors elle défit rapidement, d'une main fiévreuse, d'une main qui brûlait, et qui tremblait pourtant, les agrafes de son corsage, les fermoirs de ses colliers, les brillants de sa chevelure. Elle rejeta loin d'elle les rubans, les guirlandes, les bracelets et les diamants; elle mouilla ses lèvres, elle essuya son rouge.

— « Que je me voie, — dit-elle, — sans toutes ces parures, sans tous ces capricieux ornements; et alors je saurai bien si je suis encore belle. »

Puis, toute pâle, tremblante, le cou nu, les cheveux dénoués, elle s'appuya sur la console de marbre blanc, et se regarda longtemps, fixement, dans la glace. Tout à coup son visage pâlit, ses lèvres s'entr'ouvrirent. Elle eut un cri de désespoir, fit un brusque mouvement comme pour se rejeter en arrière, et avec un sanglot douloureux, cacha sa tête dans ses mains.

— Ah! — balbutia-t-elle au milieu de ses pleurs, — je sais bien maintenant que je suis condamnée, que je ne suis plus jeune et ne régnerai plus... Pauvre femme malade, fanée, je n'aurai plus à me glorifier que de mes souvenirs de joie et de jeunesse, de mes triomphes d'autrefois... Pour moi, tout est fini, le bonheur est passé... Je suis vieille, j'ai une ride!

Hélas! oui, la ride était là, visible, nettement dessinée, traçant au-dessous de l'œil noir, sur la peau fine encore rosée, son sillon livide et flétri. Une ride sur cette joue, un ver sur cette fleur!... C'est que le printemps s'enfuyait, et la vieillesse allait venir. La vieillesse, l'horrible vieillesse, chauve, branlante, décrépite, édentée!...

— Etre vieille, être vieille, mon Dieu! — sanglotait Gabrielle. — Voir chaque jour un rayon s'en aller de ses yeux, une dent de ses lèvres, une boucle de sa chevelure! Etre vieille, triste, oubliée, et se rappeler le temps où l'on était belle, admirée, joyeuse, où l'on pouvait sourire, où l'on allait danser!... Que faire, alors, quand le monde vous délaisse, quand on ne vous envie et ne vous connaît plus?... L'ennui vous suit, le regret vous accompagne, et la tombe s'approche. Que peut-on devenir, alors, et qu'est-ce qui vous reste? »

(A suivre.)

Aux filles à marier. — Une des jolies filles de Vevey était courtisée par quatre jeunes gars, qui se trouvaient avec elle sur un de nos bateaux à vapeur. Embarrassée, obsédée par ces nombreux prétendants qui luttèrent autour d'elle de prévenances et de flatteries, elle en parla au capitaine, qu'elle con-